

# L'affaire Eugénie Goldstern

## L'histoire d'une non-histoire

**L**e 13 juillet 2001 j'écrivais, entre autres, ceci à Freddy Raphaël, en parlant de notre collaboration, à tous deux, avec nos collègues ethnologues allemands, collaboration dont il sera question dans la suite de ces lignes : « Oui, l'histoire, le passé – en l'occurrence mes vingt-deux premières années passées à Jassy, dans ce pays de (...) qu'a été et demeure pour les Juifs la Roumanie – ne me lâchent pas. Ce fut ma tentative de programme franco-allemand. C'est, entre autres, l'effort, auquel je participe, de faire paraître en français la thèse de Radu Ioanid sur le sort des Juifs pendant la guerre dans ce pays, ainsi que le « Livre noir » des Juifs roumains, publié par M. Carp entre 1946 et 1948 et devenu introuvable<sup>1</sup>. C'est aussi, en cours, ce que je suis tenté d'appeler « l'affaire Eugénie Goldstern » : née à Odessa en 1883, morte en déportation à Izbica en 1942, formée à Vienne à partir de 1905 et grande ethnographe des Alpes, où elle a, entre autres, conduit des recherches et des collectes pour le « Museum für Volkskunde » en Maurienne, sous la supervision scientifique de A. Van Gennep. Tout cela

dans l'œil du cyclone « Völkisch »... que l'on essaie maintenant de gommer à Vienne. Tu vois, il n'y a pas d'oubli, il n'y a pas de répit ! ».

C'est l'histoire d'une œuvre gommée, pendant longtemps comme enterré et qui resurgit timidement, l'histoire des non-réactions, des silences auxquels se heurtent les efforts de la ressusciter et en même temps d'en faire revivre l'auteur, que je voudrais dire ici. Une histoire dont il me sera impossible de retracer dans ce peu de pages, tous les détails, tout ce que l'on devrait et pourrait en dire. Une histoire qui recoupe des lignes majeures de croissance et de fracture de l'ethnologie de l'Europe au 20<sup>ème</sup> siècle en même temps qu'elle permet d'aborder les rapports complexes, le plus souvent inconscients, entre l'histoire et la provenance culturelles des chercheurs et les objets culturels, sociaux, de leurs recherches. En somme – et pour reprendre l'expression que m'a proposée Anny Bloch-l'histoire d'une non-histoire : celle que je voudrais esquisser et qui est terriblement actuelle.

Appelé à se prononcer sur une biographie consacrée en 1999 par un non-ethnologue à Eugénie Goldstern, notre commun et cher ami Utz Jeggle la résumait ainsi : « Es ist das interessante Leben einer engagierten Frau und ausgegrenzten Jüdin, das vorgestellt wird, es ist eine interessante Form der Darstellung und es ist ein Fokus der Wissenschaftsgeschichte der Volkskunde zwischen den Weltkriegen » (« C'est la vie intéressante d'une femme engagée et d'une Juive expulsée qui est présentée, c'est une forme intéressante de représentation et c'est un point focal de l'histoire scientifique de l'ethnographie de l'entre-deux guerres »). De cette biographie inhabituelle, Utz Jeggle disait aussi : « Es ist ein Epitaph für eine ermordete Fachkollegin, die brillante Fähigkeiten nachzuweisen imstande ist, als sammelnde und beobachtende Volkskundlerin vorbildlich wirkte, aber als Frau (unverheiratet) scheiterte und als Jüdin den Weg in die Vernichtungslager bis zu ihrem Ende ging » (« C'est une épitaphe pour une collègue assassinée, capable de faire preuve de compétences brillantes et qui s'est consacrée en tant qu'ethnographe à la collecte et à l'observation mais qui, en tant que femme (non-mariée), manquait de soutien et, en tant que Juive, a suivi jusqu'à sa fin le chemin du camp d'extermination »).

Tous ceux qui se sont essayés à retracer l'histoire et les contours du folklore et de l'ethnologie du continent européen se sont heurtés à trois faits majeurs : la multiplicité des langues de publication, l'extrême diversité des traditions scientifiques, épistémologiques et académiques, le poids des idéologies et des sollicitations politiques<sup>7</sup>.

Il y a bien longtemps de cela, vers 1980, je me suis essayé à reconstruire dans mes séminaires une histoire et un bilan critique de l'ethnologie de la France rurale. Certes, l'objet rural, la société paysanne imposaient d'y prendre en compte la fragilité, la temporalité complexe, discontinue et multiple à la fois, des systèmes naturels aménagés – parfois créés – par l'homme, ce qui fait, pour partie du *rural* un objet fertile à penser. Je me suis en

même temps vite rendu compte à quel point les travaux, si nombreux, consacrés à cet objet, étaient porteurs d'enjeux complexes, de finalités contradictoires. Deux courants principaux s'en dégageaient. Les uns étaient dominés par l'« insupportable mythe de l'immutabilité paysanne », que Marc Bloch dénonçait dès 1938. Ils allaient s'exprimer durant la seconde Guerre Mondiale et inspirer le régime de Vichy. « L'ordre éternel des champs », « la terre ne ment pas », la « Corporation nationale paysanne » en seront les expressions. Les autres – dont je me revendiquais – considérant que la modernisation et l'urbanisation de la France étaient imminent, souhaitaient en fixer les visages modelés par le passé et la longue durée. D'autres encore – et c'est le cas de Freddy Raphaël, aux travaux et à l'action duquel je tiens à rendre hommage – ont abordé l'ethnologie et la sociologie rurales dans une perspective comparative, ou parce que leur préoccupation majeure l'exigeait. Ainsi de ses recherches sur les Juifs en Alsace rurale, conduites dans les années soixante dix, sur les traces des pères fondateurs des sciences sociales.

Parallèlement à mes enquêtes rurales conduites pour la plupart en France, devant le choix que semblaient avoir fait les ethnologues français du proche et de l'Europe d'ignorer les travaux en langue allemande, j'ai essayé, par le moyen d'une série de colloque biennaux, de visites réciproques et d'échanges de jeunes chercheurs<sup>3</sup>, d'établir une collaboration véritable et suivie entre ethnologues de langue française et de langue allemande. Traversant lui aussi les frontières, Freddy Raphaël ira de son côté à la rencontre des nouvelles ethnologies en Allemagne comme en Suisse.

En préparant mes conférences, je me suis aperçu – était-ce l'effet du poids, en France, des ethnologues des domaines non européens et du statut extra-universitaire du folklore ? – à quel point les précurseurs d'une vraie ethnologie de la France (et de l'Europe) étaient ignorés, sinon méprisés, à l'exception notable et relativement récente d'Arnold Van Gennep, le pré-

curseur, aussi bien par les sociologues que par les ethnologues de renom. Ainsi de Robert Hertz, auquel je reviendrai à propos d'Eugénie Goldstern ! Même Marcel Mauss, qui lui a rendu raison<sup>4</sup>, dit de lui qu'il « s'était amusé au folklore » et traite son travail majeur à Cogne, en Val d'Aoste, de « délicieux » et de « charmant ». Pour ma part, j'ai eu la chance d'apprendre très tôt, dès 1958-1960, de la bouche même de Claude Lévi-Strauss, l'importance de Robert Hertz, à la fois comme précurseur en ethnologie générale et ethnologie de la France et comme maillon entre la sociologie française du début du siècle et le structuralisme<sup>5</sup>. Fils d'Adolf Hertz, juif allemand établi à Paris et d'une mère américaine à moitié juive allemande, membre de l'école de l'« Année sociologique », normalien, Robert Hertz mourra à la guerre, en 1915, à trente trois ans. Auparavant, il aura conduit en 1912, à partir de Cogne, village du Val d'Aoste (où l'on parlait le franco-provençal), une enquête centrée sur un culte et un pèlerinage, sur les légendes et l'organisation sociale existant dans le Val Soana<sup>6</sup> et liées à Saint-Besse. « Cette étude le passionna » écrit en 1928, avant de mourir à son tour, Alice Hertz, sa veuve et préfacière : « il l'aurait étendue et approfondie si la guerre n'était pas survenue », ajoutait-elle. Comme Eugénie Goldstern, qui pour la même raison, dut interrompre ses enquêtes conduites en 1913 et 1914 en Maurienne ! Mais qui connaissait en France Eugénie Goldstern ?

En octobre 1987, je recevais, accompagnée d'un fascicule photocopié, la lettre suivante de la part de Bernard Personnaz, psychologue social, directeur de recherche au CNRS : « Serge Moscovici, à qui j'ai envoyé cette traduction récente du travail d'Eugénie Goldstern traitant de la vie en 1913 du village dont ma famille est originaire, village qu'il connaît, m'a indiqué que vous seriez intéressé de la lire au cas où vous ne la connaîtiez pas ». La photocopie était celle de la monographie intitulée « Bessans. Vie d'un village de Haute Maurienne »<sup>7</sup>. En tête de la traduction était indiqué le titre original de l'ouvrage publié à

Vienne en 1922 : « Bessans, Volkskundliche monographische Studie über eine savoyische Hochgebirgsgemeinde », paru aux éditions du « Verein für Volkskunde ».

Poursuivant notre projet franco-allemand, nous décidions, Klaus Beitl, Christian Bromberger et moi-même, de consacrer un colloque à l'exhumation d'une ethnographie oubliée de la France, refusée dans ce pays, ce qui pouvait se comprendre à la lumière des séquelles du dernier conflit mondial : il s'agissait de faire le point historique et critique des apports de l'école austro-allemande des « Wörter und Sachen » (« Les mots et les choses ») à la connaissance de la France rurale. Cette école a conduit, durant un demi-siècle à partir de Graz, puis, surtout, de Hambourg, des recherches sur la civilisation matérielle des régions de langue romane de l'Europe.

Le colloque eut lieu à Eisenstadt, en Autriche, du 18 au 21 septembre 1988, dans le cadre de l'« Institut für Gegenwartsvolkskunde der Österreichischen Akademie der Wissenschaften ». L'organisation matérielle comme la conception finale du programme furent assumées par Klaus Beitl. Il en résulta une réunion pas entièrement conforme aux idées de la partie française de l'équipe des concepteurs et qui donna lieu à deux publications, l'une en allemand, l'autre en français, quelque peu différentes dans leur composition<sup>8</sup>.

C'est à cette occasion que, pour moi, le nom d'Eugénie Goldstern prit réalité et relief. Dans la contribution que nous y avons présentée avec Christian Bromberger<sup>9</sup>, nous relevions que, à l'image des autres travaux en langue allemande sur la France, la monographie sur Bessans figure dans la bibliographie du « Manuel de folklore français contemporain » d'A. Van Gennep, mais dans une position marginale et ambiguë. Et nous relevions qu'il « aura fallu l'initiative des gens de Bessans même pour voir publier, en 1987, la monographie (...) que consacra à ce village Eugénie Goldstern en 1922, après y avoir séjourné en 1913-1914 ». Et A. Van Gennep, très critique à l'égard de l'étude de la civilisation matérielle, qualifie néanmoins

d'« excellente » cette monographie ! Sans doute, notre auteur fut-il enseveli dans le fossé d'ignorance installé, à la faveur de la guerre, en France à l'égard des travaux germanophones que nous soulignions dans notre bilan.

Dans le même colloque, Klaus Beitl consacrait une communication aux « Apports autrichiens à l'ethnographie de la France »<sup>10</sup>. Il y faisait une place importante à Eugénie Goldstern, auteur de la monographie sur Bessans qu'il considère comme « une des premières monographies ethnographiques sur un village » et qui fut prise comme base de référence pour une « étude des continuités et des changements dans ce même village français de haute montagne sous l'impulsion d'Arnold Niederer de l'Université de Zürich »<sup>11</sup>. Et il ajoutait que « la monographie réalisée par Eugénie Goldstern pourrait servir de base à de nouvelles études, interdisciplinaires cette fois », sur l'évolution du village sur « trois générations ». En même temps, K. Beitl soulignait la grande richesse et l'importance des collections réunies par notre auteure, en Haute-Maurienne, avant tout, mais aussi dans le massif des Bauges, collections très riches constituées dans un esprit comparatif, « remarquables par leur ancienneté et leur qualité » et restées en grande partie encore inédites en 1988. Mais pourquoi l'auteur dit-il, dans son article qu'Eugénie Goldstern est née à Bucarest, alors que, d'une famille juive polonaise originaire de Lemberg en Galicie, elle est née à Odessa ?

Je n'ai cessé, à partir de là, d'être fasciné par cette figure de l'ethnographie rurale européenne, comme je l'avais été par celle de Robert Hertz. Mêmes terrains, car comme R. Hertz, Eugénie Goldstern enquêtera dans le Val d'Aoste et à Cogne même, alors que son travail principal portera sur Bessans. Mais orientations différentes et, somme toute, complémentaires : l'une s'intéressera avant tout à la civilisation matérielle – habitat, outillage, jouets d'enfants, etc. – mais aussi aux rituels du cycle de vie ; l'autre s'attachera surtout à l'étude d'un culte et à la façon dont celui-ci structure et exprime l'organisation de la société et les relations entre groupes territoriaux,

ainsi qu'aux légendes. L'une, sous l'influence de l'intérêt marqué, systématisé, de la « Volkskunde » germanique, s'inscrivit dans le courant d'études sur les sociétés archaïques des Alpes ; mais l'influence des « Rites de passage » et la familiarité d'A. Van Gennep, qui enseignait alors à Neuchâtel, avec la Savoie, s'exerça fortement sur son travail. Alors que R. Hertz<sup>12</sup> allait combiner l'influence de la « mythologie comparée et théorique » (M. Mauss) avec une démarche véritablement anthropologique, pré-structuraliste ! Mais l'une et l'autre œuvres restent à la fois à découvrir et à se voir reconnaître leur rôle fondateur et leur importance intrinsèque dans la création d'une ethnologie de l'Europe, historique autant que comparative.

Pour ma part, deux questions n'ont cessé de me hanter : pourquoi le silence durable autour de ces deux précurseurs ?<sup>13</sup> Et pourquoi ces deux universitaires de haut vol, citadins, d'origine juive, c'est-à-dire extérieurs aux sociétés paysannes archaïques, ont-ils choisi de les observer, de les décrire, de les analyser, comme happés par leur altérité ?

À la seconde question, je peux tenter une réponse, car elle me concerne personnellement. Juif, originaire de Roumanie, je venais d'une ville de l'est du pays, Jassy, où près de la moitié de la population était juive et vivait comme dans un ghetto invisible : il y avait comme un mur psychologique et social quasi-imperméable entre cette population et la campagne environnante, archaïque, chrétienne orthodoxe et authentiquement roumaine. Sans doute y avais-je acquis, lors du début de mes études universitaire, une légère familiarité avec les travaux d'ethnologie et de sociologie rurales de l'école de Bucarest, animée par D. Gusti et H. H. Stahl, aux références en partie austro-marxistes, marquée surtout par la logique d'analyse régressive de l'Ecole des Annales. Toujours est-il que, hanté par le souvenir du premier grand massacre collectif de Juifs, survenu à Jassy dans la semaine du 29 juin 1941, auquel j'ai survécu, effrayé par l'imminente arrivée au pouvoir d'un régime stalinien, je me suis enfui en novembre 1947. Arrivé à Paris

quelques mois plus tard, j'ai pu, fin 1948, reprendre des études universitaires. J'arrivais avec une conscience politique à vif, mais à un moment où, en France, le procommunisme était à son apogée, ce qui, entre autres, rendait impossible à l'étranger que j'étais de s'engager dans une action politique. Les sciences sociales m'apparaissent alors comme un substitut à un tel engagement. Dans ces conditions, la démarche ethnologique m'a attiré par son côté concret. La sociologie parisienne de l'époque était excessivement théorique et l'exotisme extra-européen ne m'intéressait pas. Il m'a alors semblé que ma voie – facilitée par ma rencontre avec Marcel Maget, alors conservateur au Musée national des arts et traditions populaires où il dirigeait un minuscule laboratoire d'ethnographie française-, était probablement celle d'un exotisme du proche, des études rurales, des campagnes françaises préindustrielles. Obscur pour moi-même au moment où je l'ai fait, ce choix n'a cessé de me solliciter, depuis mes efforts pour promouvoir des échanges avec les ethnologies germanophones, jusqu'à mon investissement dans l'ethnologie patrimoniale. Et j'ai comme le sentiment que cela a à faire, non seulement avec le regard de l'ethnologue sur une société et une culture qui ne sont pas les siennes, qu'il aborde de l'extérieur, mais aussi avec la position des chercheurs juifs dans les sciences de la ruralité et de l'ethos populaire, et doit conduire à la réévaluation critique de leurs motivations et de leurs apports.

En 1995, je relevais dans le petit bulletin « Volkskunde in Österreich » (n°4), organe d'information de la Société autrichienne d'ethnographie (« Volkskunde »), publié sous la responsabilité de son président, alors Klaus Beitl, encore directeur du « Museum für Volkskunde » de Vienne, l'annonce d'une conférence que devait faire un certain Albert Ottenbacher de Munich. Le titre en était : « Volkskunde als Weg zur Verständigung. Das Leben der Wiener Forscherin Eugénie Goldstern (1883-1942) ». Suivait un résumé de neuf lignes dont je cite la première phrase : « Eine

Jüdin aus Odessa stellt sich mit ihren ethnographischen Forschungen gegen Rassismus und Fremdfeindlichkeit » (« Une Juive d'Odessa s'oppose au moyen de ses recherches ethnographiques au racisme et à la xénophobie »).

Albert Ottenbacher, que j'ai eu par la suite l'occasion de lire, puis de rencontrer, est professeur de beaux-arts dans la capitale de la Bavière. D'après Madame Jeannette Brenner, austro-française de Paris, lointaine parente par alliance d'Eugénie Goldstern et qui est fortement impliquée dans cette affaire, il a été sensibilisé à celle-ci par une émission de la radio autrichienne au cours de laquelle Klaus Beitl et son successeur à la direction du « Museum für Volkskunde », Franz Grieshofer, ont fait état du sort de quelques ethnologues juifs actifs dans le domaine de la « Volkskunde » à Vienne entre les deux guerres, parmi lesquels Salomon Kraus, Rudolf Trebitsch et Eugénie Goldstern.

Albert Ottenbacher s'est saisi en quelques sortes de la figure et du sort de cette dernière et est entré en contact à la fois avec des membres de sa famille, vivant pour la plupart aux États-Unis, ainsi qu'avec le « Museum für Volkskunde » de Vienne, détenteur des collections d'objets ethnographiques rassemblés dans plusieurs régions des Alpes par Eugénie Goldstern, ainsi que des documents issus des enquêtes et de ses publications, patrimoine scientifique que seul Klaus Beitl mettra en évidence.

Je dois dire, en passant, que mon intérêt pour Eugénie Goldstern tient aussi à cette double vocation de chercheur de terrain, rigoureux dans ses enquêtes auprès des hommes, et de muséographe, consciente du rôle des témoins matériels, vouée à la collecte de séries d'objets parfois négligés habituellement comme les jouets, accordant la même importance aux outils terre-à-terre qu'aux productions artistiques et symboliques parfois marginales ou exceptionnelles. Car dans tous les pays où se sont développées les sciences sociales, l'ethnologie a eu, dès sa naissance, partie liée avec l'institution muséale<sup>14</sup>.

Les efforts d'A. Ottenbacher, qui aboutiront à la publication, fin 1999, de « Eugénie Goldstern, eine Biographie »<sup>15</sup>, livre auquel je reviendrai par la suite, ont eu plusieurs objectifs. Appuyé par des descendants de la famille Goldstern, en contact avec les responsables du « Museum für Volkskunde » de Vienne, il a cherché à faire connaître l'œuvre de cette femme qui, de son vivant, n'a occupé aucune fonction dans le monde universitaire et muséographique viennois. Il a proposé, en particulier, l'organisation d'une exposition des collections dont elle a fait don au musée national autrichien d'ethnographie. Des promesses imprécises lui ont été faites, des dates successives ont été avancées pour être ajournées...

A. Ottenbacher a d'autre part eu le mauvais goût de remuer le terreau antisémite qui avait régné en Autriche depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Cet antisémitisme y prendra la forme d'un vrai mouvement d'idées et politique, clan-destin depuis le début du nazisme en Allemagne jusqu'en 1938, exprimé à ciel ouvert après l'« Anschluss », ce qui était nié dans ce pays. L'Autriche qui s'est vécue en victime après 1954, ne saurait en effet admettre l'existence ancienne et durable d'un antisémitisme agressif, racial, enraciné dans un christianisme agressif, exprimé, par exemple, dans l'action et les écrits d'un August Rohling ou du pasteur viennois Josef Deckert. Les Autrichiens ne sauraient non plus admettre ce que des documents produits par Ottenbacher prouvent cependant : durant la période d'existence clandestine du mouvement hitlérien, le musée était un point de ralliement pour le NSDAP illégal. Enfin et surtout, il ne s'est trouvé personne qui fasse pour l'ethnologie et la raciologie autrichiennes de ce temps, ce qu'un Hermann Bausinger a fait pour la « Volkskunde » allemande : montrer qu'en Autriche aussi, dans les propres termes de notre auteur, « s'il est une science où le national-socialisme ne s'est pas introduit par effraction, mais où il en a été une conséquence interne, c'est bien la Volkskunde » (cf. supra note 3).

Le fait est que notre ethnologue de la « Reliktforschung », de « l’Urethnographie » des Alpes, basée à Vienne à partir de 1905, a mené de pair une existence universitaire et une activité scientifique nomades, comme le montre l’article, le plus complet à ce jour, que lui a consacré Klaus Beitl dans le volume d’hommage à Utz Jeggle<sup>16</sup>. Elle a conduit des enquêtes dans des régions de montagne des Alpes autrichiennes, dans les Grisons, dans le Val d’Aoste, mais surtout en Savoie. Son travail à Bessans, qui fournira la matière de sa thèse, a été entrepris sur les conseils et avec l’aide d’Arnold Van Gennep, du temps où ce dernier enseignait l’ethnographie et l’histoire comparée à l’Université de Neuchâtel, entre 1912 et 1915, y dirigeait le musée d’ethnographie, y organisait, du 1<sup>er</sup> au 5 juin 1914, un congrès international d’ethnographie et d’ethnologie, y était la cible des critiques et persécutions de Georges Montandon de sinistre mémoire, avant d’être expulsé de Suisse en octobre 1915 pour atteinte à la neutralité du pays<sup>17</sup>. Ce même Montandon, qui de retour de Russie passait alors pour bolchevique avant de devenir pronazi, alors, que proche plutôt des anarchistes, Arnold Van Vennep s’occupait de nombre d’étudiants « d’Europe centrale et orientale que leur sexe, leur origine ou leurs activités politiques empêchaient d’étudier dans les universités de l’Empire russe ou de l’Empire austro-hongrois »<sup>18</sup>. Ce qui semble avoir été précisément le cas d’Eugénie Goldstern : elle erra d’un enseignement à l’autre, entre l’Autriche et la Suisse et, après maintes difficultés administratives et des ennuis de santé, soutiendra son doctorat à l’Université de Fribourg en 1992.

On aura une idée de cette longue traversée de difficultés de toute sorte en lisant la lettre qu’Eugénie Goldstern adressait le 23 janvier 1920 de Fribourg au professeur Michaël Haberlandt, alors directeur du « Museum für Volkskunde » de Vienne, que reproduit dans son article K. Beitl et dont je ne peux pas citer ici ne fut-ce que des extraits. À la lecture de cette lettre, je ne peux m’empêcher de penser à une situation qui se produira à Bucarest à

la veille de la Seconde Guerre Mondiale, où un écrivain d’origine juive, Mihail Sebastian, de son vrai nom Iosif Hechter, dans une situation d’antisémitisme exacerbé, sollicita de Nae Ionescu, son maître à penser mais aussi celui de la droite fasciste, une préface pour le livre consacré à la judéité en Roumanie. Et il se retrouva avec un texte incendiaire, antisémite à outrance, qu’il publia en tête de son roman « Depuis 2000 ans », provoquant ainsi un immense scandale et pour lui-même « une crise terrible » selon l’expression de Léon Volovici, son préfacier. Les ondes de choc en sont encore perceptibles aujourd’hui. Au-delà de la constatation des ambiguïtés, qui en ce temps-là de fascismes déchaînés précédant la guerre – c’était en 1934 –, étaient la marque des relations entre intellectuels antisémites et Juifs convaincus de leur légitimité d’intellectuels assimilés, comment expliquer, sinon par des affects et des croyances intellectuelles, de telles relations d’amour-haine<sup>19</sup> ?

Comme en 1995, le bulletin « Volkskunde in Österreich » annonça, dans son n°9 de 2000, une conférence d’Albert Ottenbacher, prévue pour le 9 novembre à 19h au « Museum für Volkskunde ». L’auteur allait y présenter son livre décrit dans l’annonce comme une biographie romanesque – « romanhafte Biographie » – d’Eugénie Goldstern. Celle-ci faisait l’objet d’une brève notice de présentation de sa vie, de son œuvre, de sa mort. Devaient prendre la parole notamment le directeur du musée, Franz Grieshaber et Bernhard Purin, le directeur du « Jüdisches Museum Franken » de Fürth en Allemagne. Selon deux membres de la famille de l’ethnologue présents à la réunion, les choses se sont passées médiocrement. Avec la préface du journaliste autrichien, Hubertus Czernin, insistant sur l’antisémitisme viennois de toujours, sur la sauvagerie de la période 1938-1945, sur le vœu exprimé en 1945 par Karl Renner de ne plus voir de Juifs en Autriche, sur l’affaire Waldheim, mais aussi avec l’annexe d’A. Ottenbacher consacrée à Richard Wolfram, ethnologue et idéologue raciste, il ne pouvait en être

autrement ! Un tabou national était ainsi enfreint. Olaf Bockhorn, ethnologue viennois, allait critiquer sévèrement, en 2001, dans le « Bayerische Jahrbuch für Volkskunde », le tableau idéologique brossé par A. Ottenbacher, tout en saluant l’effort de l’auteur comme méritoire (« mehr als nur begrüssenswert ») et son talent réel (« ... dieser spannend zu lesenden und ausgezeichneten lektorierten Biographie »). Utz Jeggle, dont j’ai mentionné le rapport de lecture qui a conduit à la publication du livre, me disait, dans une lettre en septembre 2001, sa qualité littéraire – « eine romanhafte Schreibweise, die einen fesselt und in ihren Bannzieht » (« une manière d’écrire romanesque, attachante et qui vous entraîne dans son mouvement ») – en même temps que les limites des procédés d’écriture qui relèvent du feuilleton. Idéalement, la fougue du récit d’A. Ottenbacher aurait du se combiner avec le sérieux du substantiel exposé de K. Beitl cité plus haut. Utz Jeggle n’en concluait pas moins à sa publication souhaitable : « Es ist eine Schrift, die zum ‘anderen Deutschland’ gehört, und die politische Seite einer ethnographischen Studie nicht unterschlägt, sondern durchaus mit behandelt » (« C’est un écrit qui appartient à ‘l’autre Allemagne’ et ne dissimule pas mais, au contraire, traite d’un bout à l’autre l’aspect politique d’une étude ethnographique »). J’ai, quant à moi aussi, trouvé beaucoup de qualités au livre de A. Ottenbacher et l’ai écrit à K. Beitl, à la mi-2001, tout en reconnaissant que, basée sur des nombreuses lectures ethnographiques, cette biographie n’est pas le travail d’un spécialiste de la discipline, ce qui entraîne des lacunes gênantes et propose des généralisations hâtives pour ce qui est des trouvailles scientifiques d’Eugénie Goldstern.

Déjà, en 1987, à la lecture de la traduction française de la monographie sur Bessans, j’avais été frappé par la curiosité suscitée chez les habitants, qui n’est pas chose courante lorsque les sujets d’une étude sont confrontés au livre dont ils font l’objet (d’où l’habitude, fréquente en ethnologie, de changer les noms de lieux comme les patronymes). François Traq, co-tra-

ducteur, en parle très bien dans une longue (pp : 7-18), subtile et chaleureuse préface. Et, évoquant avec sensibilité la figure énigmatique de l'ethnologue, il écrit de façon significative : « Il n'en a pas fallu plus pour que 'l'autrichienne'... devienne 'l'espionna' – l'espionne – surnom qui lui restera très longtemps. Jusque vers 1950, personne ne semble connaître son ouvrage à Bessans. On a même tenté de me dissuader de l'acheter en 1953, affirmant qu'il était écrit par une 'espionna'<sup>20</sup> ».

Il m'a toujours semblé important de faire circuler l'information et c'est ce que j'ai fait avec l'annonce de la présentation, le 9 novembre 2000, au « Museum für Volkskunde » de Vienne du livre d'A. Ottenbacher. Il m'a semblé également important de tout faire pour faciliter la réflexion muséographique en ethnologie, comme pour accroître la présence des ethnologues dans les musées. Un concours de circonstances a fait que j'ai été associé, depuis de nombreuses années, à la préparation du programme muséographique du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme de Paris, au conseil scientifique duquel je siège (et que j'aurais volontiers intitulé « musée des cultures juives présentes en France », sans succès) ! Plein d'admiration néanmoins pour ce qu'en a fait sa conceptrice et directrice Laurence Sigal, je lui ai suggéré, lors de l'ouverture, en décembre 1998, de faire une place aux écrivains irréductiblement juifs, comme, par exemple, mes amis Paul Celan ou André Schwarz-Bart. Sans plus de succès ! Aussi, lors de l'annonce de la publication de la biographie d'Eugénie Goldstern, lui ai-je, en novembre 2000, suggéré d'organiser un « événement » – exposition ou manifestation – consacré à la mémoire, à l'œuvre, au sort de l'ethnologue, tuée en 1942 parce que juive. Ma lettre est restée sans réponse.

À Michel Colardelle, conservateur en chef du Musée national des arts et traditions populaires de Paris (et bientôt du Musée des cultures de l'Europe et de la Méditerranée), j'ai envoyé, avec l'appui de la famille d'Eugénie Goldstern, et sachant l'intérêt que

porte au projet d'exposition Zeev Gourarier, conservateur au MNATP, un message qui me semblait, en raison de notre amitié et de notre collaboration continue depuis des années, pouvoir le persuader. Ma lettre est restée sans réponse !

Deux de mes démarches ont néanmoins eu des conséquences. Le centre alpin et rhodanien d'ethnologie du Musée Dauphinois de Grenoble m'a demandé l'adresse d'A. Ottenbacher, à la suite de mon envoi de l'annonce de la présentation du livre. Et comme un colloque international intitulé « Fondateurs et acteurs de l'ethnographie des Alpes » s'y préparait pour novembre 2002, ils ont invité notre auteur à y faire une communication. Je crois que c'est à la suite de mes remarques critiques que Klaus Beitel a remplacé le thème de sa communication initialement « Michaël Haberlandt et Eugénie Goldstern » par l'annonce de « Dix ethnotextes inédits d'Eugénie Goldstern »<sup>21</sup>. Ainsi aurai-je obtenu un résultat à défaut d'une réponse à mes lettres...

Et quand réponse il y a eu, lorsque j'ai eu l'occasion d'échanger du courrier avec le « Jüdisches Museum » de Vienne, à l'occasion de l'exposition « Displaced. Paul Celan in Wien 1947/1948 » et que j'ai profité pour suggérer l'organisation dans ce musée d'une exposition consacrée à Eugénie Goldstern, voici ce que m'a répondu, le 17 décembre 2001, Marcus Patka, curateur : « Votre proposition de faire une exposition de la folkloriste Eugénie Goldstern dans le musée juif à Vienne est déjà plus difficile à réaliser. Nous n'y avons jamais fait une exposition concernant une scientifique. Nous présentons des artistes juifs, des objets religieux ou faisons des expositions thématiques. Pour une décision définitive j'aurais besoin de plus de matériels. Si cela ne vous est pas trop de travail – malgré les petites chances de réussite –, n'hésitez pas de nous en envoyer ». J'ai manqué de temps et de courage pour le faire... et j'ai su, entre-temps que les démarches de la famille Goldstern auprès de ce musée ont échoué.

Pourquoi alors ce silence, ces non-réponses aux interpellations que j'ai

adressées à des gens que je connais et qui me connaissent personnellement et professionnellement ? Est-ce que je me suis trop identifié à Eugénie Goldstern, que j'ai trop partagé avec elle le besoin que les Juifs sans lien avec la terre ont de comprendre les gens de la terre, comme j'ai partagé avec elle le paradoxe de ceux d'entre les Juifs qui se sont passionnés pour la « Volkskunde » ?

Ou ne faut-il pas chercher la réponse dans la nature de l'institution muséale, en admettant avec le jeune – c'est important ! – Octave Debary<sup>22</sup> que « le musée est l'instrument de deuil et d'oubli de l'histoire » ? Dans le cas extrême d'Eugénie Goldstern dont la vie est faite de sa passion ethnographique et muséographique acharnée et puis de sa mort en déportation le 14 juin 1942 à Izbica, quelque part en Pologne, ne peut-on voir dans l'impossibilité des gens de musée sollicités à figurer et à honorer sa mémoire, une façon inconsciente de refuser l'accomplissement de cette véritable et inconsciente mission du musée, mission de deuil et d'oubli de l'histoire ?

Paris, décembre 2002.

## Notes

1. Radu Ioanid, *Evreii sub regimul Antonescu* (Les Juifs sous le régime Antonescu), Bucarest, Ed. Hasefer, 1998. Une version française de cet ouvrage publiée par les Editions de la Maison des Sciences de l'Homme à Paris, sous le titre « La Roumanie et la Shoah ». Matatias Carp, *Cartea neagră – Suferințele evreilor din România 1940–1944*, 2<sup>e</sup> édition, avec une préface de Alexandru Safran, établie par Lya Benjamin, Ed. Diogène, 1996. Cet ouvrage vient de faire l'objet d'une critique meurtrière de la part de Paul Goma, écrivain établi à Paris, ancien dissident, qui, dans deux récentes livraisons de la revue roumaine *Vatra*, n°372-373 et 374-375 de 2002, sous le titre « La Bessarabie et le 'problème' » – sous-entendu : le problème juif –, justifie longuement, au nom de leur trahison et d'une juste vengeance, les pogroms et déportations meurtrières qui ont frappé les Juifs de Roumanie pendant la période 1940-1944.
2. Cf. I. Chiva & G. Lenclud, « Europe », in P. Bonte & M. Izard (eds), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, pp. 255-259. I. Chiva, « Ethnologie, idéologie et patrimoine », in D. Fabre (ed), *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996, pp. 77-84.
3. Pour une rapide récapitulation de ces essais de rapprochement, cf. I. Chiva « *Volkskunde*. Un avant-propos français », in H. Bausinger, *Volkskunde ou l'ethnologie allemande*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1993, pp. 7-12.
4. Cf. M. Mauss, « La sociologie en France depuis 1914 », in *Œuvres 3*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.
5. J'ai dit, trop sommairement, son rôle de précurseur de l'ethnologie française moderne et sa démarche, parallèle à celle du A. Van Gennep des « Rites de passage », dans quelques articles dont I. Chiva « Entre livre et musée. Émergence d'une ethnologie de la France », in I. Chiva & U. Jeggle (eds), *Ethnologies en miroir*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987, pp. 9-33. On pourra voir aussi les comptes rendus de mes conférences dans les annuaires de l'EHESS de 1981 à 1984.
6. R. Hertz, « Saint-Besse. Étude d'un culte alpestre », in *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1928, pp. 131-194 (publié initialement dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, vol. LXVII, 1913). Avant-propos de M. M[auss]. Préface d'Alice Robert-Hertz. Pour le parler local cf. J.-B. Martin, « Le franco-provençal », *Nouvelles du Centre d'études franco-provençales René Willien*, Saint-Nicolas (Italie), 2001, n°46, pp. 6-21.
7. Traduction Francis Tracq et Melle Schaefer. Apremont, Curandera, 1987, 157 p., (Collection « Savoisiennes »).
8. K. Beitl & I. Chiva (eds), *Wörter und Sachen. Österreichische und deutsche Beiträge zur Ethnographie und Dialektologie Frankreichs. Ein französisch-deutsch-österreichisches Project*. Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1992, 343 p., K. Beitl, Chr. Bromberger & I. Chiva (eds), *Mots et choses de l'ethnologie de la France. Regards allemands et autrichiens sur la France rurale des années 30*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997, 241 p. On trouvera un précieux et substantiel complément, critique autant qu'informatif, à ce colloque dans l'essai intitulé « Un demi-siècle après... Redécouvrir les travaux de l'école romaniste de Hambourg » que Chr. Bromberger donna comme préface à la publication de la traduction française de l'ouvrage de Wilhelm Giese « Mots et choses en Haut-Dauphiné dans les années 30 », *Le Monde alpin et rhodanien*, Grenoble, 1990, 193 p. (numéro spécial).
9. Chr. Bromberger & I. Chiva, « L'Ethnographie de la France par les romanistes de l'école de Hambourg. Contribution à l'histoire d'une mé connaissance et esquisse d'un bilan scientifique », in K. Beitl & al. (eds), 1997, pp. 107-120.
10. K. Beitl, « Das Wort, die Sache, der Vergleich. Österreichische Beiträge zur Volkskunde von Frankreich » in K. Beitl & I. Chiva (eds), 1992, pp. 105-122 (et pp. 131-142 dans l'édition du colloque en français).
11. F. O'Kane, *Gens de la terre, gens du discours. Terrain, méthodes et réflexion dans l'étude d'une communauté de montagne et de ses émigrés*, Bâle, Société suisse des traditions populaires, 1982.
12. Dans son étude consacrée à A. Van Gennep, D. Fabre indique que c'est ce dernier, aux yeux duquel R. Hertz était le seul sociologue à trouver grâce, « qui l'avait incité à entreprendre son terrain dans les Alpes italiennes ». (D. Fabre, « Le manuel de folklore français d'Arnold Van Gennep », in P. Nora (s. dir.), *Les lieux de mémoire*, III, La France, Paris, Gallimard, 1992, note 21, p. 675).
13. Je m'apercevrai par la suite qu'en ce qui concerne le travail d'Eugénie Goldstern cette impression de silence est partiellement trompeuse. Ainsi, dans l'ouvrage collectif capital sur l'économie des Alpes de John Frödin « Zentraleuropas Alpwirtschaft » (Oslo, Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, 1940, 2 vol.) l'étude d'Eugénie Goldstern sur Bessans et la Maurienne mais aussi celles sur les Grisons sont souvent citées et appréciées pour leurs apports d'observations de terrain. Et les archives du Musée National des Arts et Traditions Populaires détiennent, outre le texte dactylographié, non daté, de la version française imprimée en 1987, texte sans illustrations mais avec des ajouts descriptifs, un résumé en français de la monographie de Bessans comprenant 31 pages, intitulé « Monographie ethnique » et daté de 1938.
14. Cf. I. Chiva, « Un prototype, un constat : les musées d'ethnologie », in *Constituer aujourd'hui la mémoire de demain, Actes du colloque de Rennes (décembre 1984)*, Rennes, Musée de Bretagne et M.N.E.S., 1988, pp. 9-13.
15. Vienne, Mandelbaum Verlag, 139 p.
16. K. Beitl, « Eugénie Goldstern (1884-1942) », in Freddy Raphaël (ed), « ... das Flüstern leisen Wehens », *Beiträge zu Kultur und Lebenswelt europäischer Juden*, Tübingen, UVK Verlagsgesellschaft, 2001, pp. 171-197.
17. P. Centlivres & Ph. Vacher, « Les tribulations d'un ethnographe en Suisse. Arnold Van Gennep à Neuchâtel (1912-1915) », *Gradhiva*, 15, 1994, pp. 89-101. Pour le rôle de Montandon, cf. M. Knobel, « Georges Montandon et l'ethnoracisme », in P.A. Taguieff (s. dir.), *L'antisémitisme de plume 1940-1944. Études et documents*, Paris, Berg International, 1999, pp. 277-293.
18. P. Centlivres & Ph. Vacher, note 17 *supra*.
19. De Mihail Sebastian, lire : *Jurnal 1935-1944*. Préface et annotations de Léon Volovici, Bucarest, Humanitas, 1996, 591 p. (la traduction française, due à A. Paruit, est parue sous le même titre à Paris, chez Stock, mais elle est incomplète) ; *Depuis deux mille ans* (traduit par A. Paruit), Paris, Stock, 1997.
20. F. Tracq. Préface à Eugénie Golstern, *op. cit.*, p. 8. La monographie d'Eugénie Goldstern sera citée de façon quasi-anecdotique dans une monographie récente, où il en est fait une utilisation mineure : Bernard Poche, *Le monde bessanais, Société et représentation*, Paris, CNRS Editions, 1999, 370 pp. Le livre d'Eugénie Goldstern est cité incidemment à propos d'une « archéologie des définitions de situation » (p. 13) et, en passant, parmi « Les travaux antérieurs » (p. 17).
21. Mais qu'est-ce que les « ethnotextes » viennent faire dans le cas des documents d'Eugénie Goldstern ? Dans son article de 2001 (cf. note 16 *supra*), Klaus Beitl fournit des indications utiles sur ses

écrits se trouvant aux archives du « Österreichische Museum für Volkskunde » de Vienne, déposés là par Madame Truck (Wien IX, Nussdorferstrasse 4a) le 16 octobre 1957, contenant des textes manuscrits en allemand et en français et retrouvés depuis 1944, trop tard, dit-il, pour qu'A. Ottenbacher ait pu les consulter. Des comptes rendus d'enquêtes en français y sont reproduits : c'est ce que leur éditeur appelle des « ethnotextes » ; le paragraphe intitulé « Ethnotext » est suivi d'un autre titre, « Kontext », mais l'utilisation de ces termes à la mode n'en est pas éclairée pour autant. Dans ce même article, K. Beitl annonce la future publication de l'ensemble des textes rédigés en français par Eugénie Golstern par les soins de la revue « Le monde alpin et rhodanien » de Grenoble.

22. O. Debary, « L'écomusée est mort, vive le musée », *Publics et musées*, 17-18, 2000 (numéro spécial « L'écomusée : rêve ou réalité », publié en 2002), pp. 71-81.